



L'abbaye De Saint-Trond : D'un Monastere Traditionnel Un Centre Urbain

Saint-Trond Abbey: From A Traditional Monastery to An Urban Center

COULIBALY Pédiomatéhi Ali

Assistant, Département d'histoire
Université Félix Houphouët-Boigny de Cocody-Abidjan

ATTOUNGBRE Kouassi Venance

Doctorant, Département d'Histoire
Université Félix Houphouët-Boigny de Cocody-Abidjan

Résumé : Divers travaux consacrés à l'essor urbain au Moyen Âge européen montrent que les châteaux et les monastères sont des noyaux préurbains à partir desquels se forment et se développent un certain nombre de villes dès le XI^e siècle. L'essence primaire du monachisme étant l'isolement, la mutation d'un monastère en un centre urbain peut sembler, à première vue, paradoxale. Cet article se propose alors d'analyser le processus d'une telle mutation en prenant pour cas d'étude le monastère de Saint-Trond. Pour la rédaction de cet article, le croisement d'une gamme de sources écrites occidentales permet de retracer l'évolution de ladite abbaye, de son idéal d'isolement originel à sa transformation en un centre urbain ; Saint-Trond n'est plus un monastère isolé, il est désormais au centre d'une ville.

Mots clés : Miracles, monastère, pèlerinage, reliques, ville.

Abstract : Various studies of urban development in the European Middle Ages show that castles and monasteries were pre-urban nuclei from which a number of towns were formed and developed from the 11th century onwards. Since the primary essence of monasticism is isolation, the transformation of a monastery into an urban center may seem paradoxical at first glance. This article therefore analyzes the process of such a transformation, using the monastery of Saint-Trond as a case study. For the purposes of this article, a range of Western written sources are cross-referenced to trace the evolution of this abbey from its original ideal of isolation to its transformation into an urban center; St. Trond is no longer an isolated monastery, it is now at the center of a city.

Key words: Miracles, monastery, pilgrimage, relics, city.

Received 01 Nov., 2023; Revised 08 Nov., 2023; Accepted 11 Nov., 2023 © The author(s) 2023.

Published with open access at www.questjournals.org

I. Introduction

La présente étude s'inscrit dans le sillage des travaux des auteurs comme H. Pirenne (1969), S. Boffia (2016) qui dressent un panorama des villes d'Europe médiévale. S. Boffia (2016, p. 77), souligne par exemple que l'abbaye Sainte-Gertrude a donné naissance à la ville de Nivelles. Le cas de Saint-Trond s'intègre dans cet exemple.

« Si quelqu'un veut venir à moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive »¹, telles sont les déclarations du Christ qui servent de fondement biblique au monachisme occidental au Moyen Âge. Les ascètes dont l'objectif de vie est de parvenir à la sainteté voient en cette déclaration, une invitation à l'abandon de toute réalisation personnelle terrestre, au détachement du monde et à l'aspiration aux choses du ciel.

¹ Matt. 16.24 ; Marc 8.34 ; Luc 9.23.

La poursuite d'un tel idéal s'avère utopique en demeurant au sein même de la population. Le retrait des moines du milieu de la population et leur regroupement dans le monastère pour satisfaire pleinement leur aspiration de vie devient une nécessité. Ainsi, l'essence de la vie monacale consiste-t-elle à se couper du monde, à éviter le plus possible les contacts avec les gens du commun.

Si les moines manifestent une telle aversion pour le monde, c'est que la ville se présente incontestablement comme un lieu incompatible à leur perception de la vie. Elle cristallise toutes les passions de la population, les valeurs mondaines comme le goût du luxe, de la richesse, du pouvoir, de la gloire, l'assouvissement à outrance des désirs charnels etc., si répugnantes pour le moine. L'opposition apparente de ces deux mondes interdit en principe toute conciliation. Pourtant, l'abbaye est dans bien des cas le géniteur de la ville. Elle lui sert non seulement d'incubateur, mais aussi de facteur de croissance et d'épanouissement. Ainsi, naissent une diversité de villes médiévales comme Saint-Omer, Stavelot, Nivelles etc. L'abbaye de Saint-Trond, fondée par l'abbé Trudo (J. Demal, 1854, p. 15) ne fait pas exception à cette règle. Sa fréquentation par de nombreuses populations finit par favoriser la création d'une ville. Face à cette réalité une interrogation s'impose alors: comment d'une abbaye isolée, Saint-Trond se retrouve-t-elle en plein milieu d'une nouvelle ville?

Cet article vise à montrer que, malgré l'apparente opposition entre le monde monastique et celui des masses populaires, chaque entité a besoin de l'autre. Cette relation participe à sortir le monastère de l'isolement avec la sédentarisation des populations dans les environs du cloître. L'étude se base essentiellement sur des chroniques abbatiales, la règle bénédictine, les écrits bibliques qui renseignent sur la fondation du monastère, la vie des moines et leurs rapports avec les laïcs etc.

Le plan de l'étude se décline en deux parties : la première met en exergue l'érection du monastère de Saint-Trond; la seconde souligne la réaction des moines dudit abbaye face à l'affluence des populations extérieures.

1- La construction de l'abbaye de Saint-Trond selon l'idéal monastique originel

À l'image de ses consœurs du Moyen Âge, l'abbaye de Saint-Trond est fondée complètement à l'extérieur de la ville. Cet isolement permet à ses moines de s'adonner sans contrainte aux activités spirituelles et au travail manuel, soigneusement décrits dans la règle bénédictine.

1.1- Le retrait physique et spirituel du monde

Les emplacements choisis pour édifier des monastères sont des lieux généralement isolés, souvent hostiles : des forêts ou des déserts difficilement accessibles², des montagnes³, pour limiter au mieux les contacts avec l'extérieur. Ce principe est formalisé par la règle de Saint-Benoît : le moine doit «s'éloigner de la conduite et des maximes des gens du monde »⁴. Ainsi, l'aspirant à la sainteté doit s'abstenir de vivre au milieu des souillures du monde, de peur d'en être infecté. Le monde représente pour celui-ci un champ dangereux, de tentations, une menace permanente de chute. Pour échapper à ce redoutable piège, le monastère incarne cet asile de paix dont l'âme a besoin pour poursuivre sa quête du salut. Les moines qui aspirent à la perfection primitive s'éloignent de la société des hommes au motif que la solitude leur permettait plus facilement de mener une vie de sainteté (D. Besse, 1892, p. 8).

Outre l'idéal de sainteté, la vie monastique est perçue comme un repos, un soulagement face aux tribulations du monde. Pour y accéder, plusieurs sont prêts à abandonner les privilèges liés à leur rang et titre. En effet, le troisième continuateur anonyme de la *gesta* des abbés de Saint-Trond relève au sujet de l'évêque saint-Rémacle de Maastricht que :

« La vie turbulente du monde l'avait découragé et il pensait sérieusement à chercher le havre de la solitude. Il se rendit donc auprès du roi Sigebert⁵ ; après un premier refus, il le déchargea du fardeau de la charge pastorale. Heureux de cette libération et d'être libéré des dangers du monde, Rémacle se retire dans le havre de paix tant convoité : le monastère de Stavelot⁶ »⁷.

²Les monastères Stavelot et Malmedy, Prum et Saint-Hubert, ont été bâtis dans les déserts de l'Ardenne. De même, Luxeuil, Bobbio et Saint-Gall sont édifiés en pleine forêt (cf. H. Pirenne, 1893, p. 53).

³Le Mont-Cassin de Saint-Benoît en est un exemple. Ce monastère est même à l'origine de la préférence des montagnes par les bénédictins.

⁴Benoit de Nursie (1824), *La règle de Saint-Benoît*, Paris, Rustand, ch. IV (Non paginé).

⁵Il est question de Sigebert III, il hérite de l'Austrasie et de l'Aquitaine à neuf ans suite au partage du royaume de Dagobert (son père) avec son jeune frère Clovis II (quatre ans) qui reçoit la Neustrie et le Bourgogne.

⁶L'abbaye de Stavelot fait partie des douze abbayes fondées par Sigebert en 650.

La vie en autarcie au sein des murs du monastère, la limitation des contacts avec l'extérieur constituent les bases de cette vie isolationniste du moine. Et même à ce niveau, les moines doivent recevoir des invités, principalement les pauvres et les voyageurs⁸. Néanmoins, une fois à l'intérieur de l'abbaye, les contacts entre ceux-ci et les frères sont très limités, voire interdits, sauf avec l'autorisation de l'abbé⁹. Il y a une cuisine à part pour les invités, un logement leur est réservé. Ainsi, le monastère n'est en aucun cas hermétiquement fermé au monde extérieur au risque de compromettre l'hospitalité ainsi que la charité du moine. Par contre, ses interactions avec l'extérieur sont calculées avec minutie. Si les moines sont qualifiés de solitaires, c'est en rapport avec les autres populations.

La solitude du moine est relative. Cette étiquette de "solitaire" dont il est l'objet viendrait des premières formes d'ascétisme. Elle pourrait également s'expliquer symboliquement par le renoncement au mode de vie mondain du moine. Peu importe l'explication qu'on pourrait y trouver, le fait est que le moine ne vit plus seul au sens propre du mot. Celui-ci vit en communauté avec d'autres moines. Le but de cette cohabitation est de reproduire un idéal biblique : celui des premiers chrétiens : « Tous ceux qui croyaient vivaient ensemble, et ils avaient tout en commun »¹⁰. La vie commune des moines vise préalablement la réalisation de cet idéal qui est l'expression même de l'amour du prochain, le deuxième plus grand commandement de la religion chrétienne.

Une fois les liens fraternels scellés et consolidés, la solidarité, le soutien mutuel sont des gages de victoire dans la lutte contre l'ennemi commun, le Diable. En effet, la voix du salut est présentée comme un combat¹¹ que tout chrétien doit mener. Au regard de la taille des difficultés de cette lutte, les apôtres prescrivent aux fidèles, la lutte commune¹². Ensemble, ils deviendraient plus forts contre l'ennemi.

Saint-Benoit affiche d'ailleurs sans ambiguïté ses préférences au sujet des différentes catégories de moines :

« Il est évident qu'il y a quatre sortes de personnes qui font profession de la vie monastique. La première est des Cénobites, c'est-à-dire de ceux qui, vivant en commun dans un Monastère, combattent sous une règle et sous la discipline d'un Abbé. La seconde est des Anachorètes ou Ermites, c'est-à-dire de ceux qui, n'étant pas poussés par une ferveur de novice, mais qui ayant appris par de longues épreuves dans le monastère, et avec le secours de plusieurs, à attaquer le démon, se sentent assez forts pour quitter la compagnie de leurs frères... »¹³.

Ainsi, sa définition des cénobites se résume au vivre en commun, au combat sous une même règle et sous la discipline d'un abbé. La vie commune a pour but de fusionner les énergies, les forces des frères durant la lutte contre l'ennemi afin de les rendre invincibles et victorieux. La règle a pour rôle de donner l'orientation générale, la conduite à suivre. Quant à l'abbé, il a pour mission d'assurer l'encadrement, de canaliser la marche en recadrant les brebis de par son autorité. Il doit s'assurer de l'observance effective de la règle par ses compagnons.

Concernant les anachorètes ou ermites, Saint-Benoit met l'accent sur leur passage préalable au monastère au sein duquel ils apprennent la lutte en communauté. À la sortie de ce centre de formation spirituelle, ils sont suffisamment outillés pour faire cavalier seul. La règle monastique apparaît ainsi comme un moyen pour éprouver le moine sur les valeurs religieuses chrétiennes telles que la lutte contre les tentations de la chair, la foi, l'humilité, l'obéissance, le renoncement à soi etc. Cette idée de lutte commune des moines est reprise dans la chronique de l'abbaye de Saint-Trond pour justifier la fondation de ce monastère :

« Il se souvenait alors du vœu qu'il avait fait dans sa jeunesse¹⁴ : construire une église sur sa propriété, ériger un rempart monastique pour les foules de chrétiens qui affluaient vers lui, où il pourrait triompher des attaques de Satan grâce à la piété et à la prière incessante de ses compagnons de combat »¹⁵.

⁷Chronique de l'abbaye de Saint-Trond (1988), 1^{ère} partie : 138-1558, Edition W. Jappe Albertsen J. C. G. M. Jansen, Trad. Emile Lavigne, Maastricht, p. 193.

⁸Benoit de Nursie, *op.cit.*, ch. LIII.

⁹*Ibid.*

¹⁰Acte 2.44.

¹¹1Timothée 6.12

¹²1 Corinthiens 7.5.

¹³Benoit de Nursie, *op. cit.*, ch. I.

¹⁴Selon la chronique de l'abbaye de Saint-Trond, le jeune Trudo (Trond), à peine âgé de six ans, ramasse un jour des pierres et en construit une église de manière ludique. Il s'agenouille ensuite pour prier. Il fait ce jour-là le vœu solennel de construire plus tard une église sur sa propriété. Une femme détruit l'œuvre du jeune Trudo, elle

Ainsi, Trudofonde le monastère pour rassembler autour de lui des compagnons pour combattre et vaincre le Diable.

En somme, l'aspirant à la sainteté abandonne la vie du monde pour se réfugier dans un espace moins hostile, propice à l'exercice de sa foi : le monastère. Assuré de l'aide de ses frères, celui-ci entame l'orageux combat pour le salut. Cette lutte effrénée n'a d'autre dessein que de faire du moine un homme nouveau, en fusion complète avec le Christ¹⁶. Le deuxième échelon de son retrait du monde se perçoit par ses activités.

1.2- Le quotidien des moines : une vie régie par la prière et le travail

La vie du moine est soigneusement organisée. Sa première activité est la prière¹⁷. Elle comprend huit prières communes, dont une pendant la nuit et sept pendant la journée: matines (l'office de la nuit), laudes, primes, tierces, sextes, nones, vêpres et complies. Chaque office divin est établi à une heure fixe en fonction des saisons et des jours.

Du premier novembre à pâques, l'office de la nuit se déroule à la huitième heure de la nuit, à environ deux heures du matin. Durant les jours ordinaires, la prière débute par la lecture des psaumes. D'autres psaumes sont ensuite chantés par les moines. L'abbé donne la bénédiction. La suite de la prière est consacrée à la lecture de trois leçons¹⁸. La lecture terminée, six autres psaumes sont chantés. L'on enchaine avec la lecture d'un passage du livre des apôtres. Tel est le substrat de l'office de la nuit en hiver.

En été, c'est-à-dire de la fête de pâques au 1^{er} Novembre, la même structure de l'office de la nuit reste valable. L'unique changement à noter est le remplacement des trois leçons par un passage de l'Ancien Testament. En revanche, il change considérablement de contenu durant les dimanches et pendant les périodes de fêtes.

Ainsi, chaque dimanche, les moines doivent se lever plus tôt que d'ordinaire pour l'office de la nuit qui commence par le chant de six psaumes. Ces chants sont suivis par la lecture de quatre leçons. La bénédiction de l'abbé est précédée par des cantiques. Les moines procèdent ensuite à la lecture de quatre passages tirés du Nouveau Testament. Il s'en suit la lecture d'un passage de l'évangile. La bénédiction de l'abbé clôt l'office de la nuit pour aussitôt déboucher sur l'office du matin : laudes. L'office de la nuit débute non seulement plus tôt les dimanches, mais s'échelonne sur tout le reste de la nuit.

L'office du matin a lieu au point du jour. Il vise à recommander la journée à Dieu. Les dimanches, l'office du matin est constitué de quatre psaumes pour l'entame, du cantique de bénédiction, de trois autres psaumes de louanges, de la récitation d'un passage de l'apocalypse, de l'hymne, du verset, du cantique de l'évangile et enfin de la prière finale. Durant les jours ordinaires, le contenu est similaire. Tout suit le même cours que le dimanche, à la différence qu'en lieu et place du passage de l'apocalypse, les moines récitent un passage des actes apôtres. L'office du matin s'achève par l'oraison dominicale¹⁹. Le contenu de l'office du matin est moins chargé que celui de la nuit.

Primes se tient à la première heure de la journée, soit à six heures. Il commence par la lecture d'un passage biblique suivie d'un hymne, de trois psaumes, de la lecture d'un autre passage biblique. Les autres offices de la journée ont le même contenu que primes sauf l'hymne. Ainsi, tierces a lieu à huit heures, sextes à douze heures et nones à quinze heures.

Les moines se réunissent pour vêpres à dix-huit heures. Ils l'entament par la lecture de quatre psaumes auxquels ils ajoutent la lecture d'un autre passage biblique. L'hymne suit la lecture, ensuite le verset, le cantique de l'évangile, enfin l'oraison dominicale. La journée du moine se termine par les complies. Ayant essentiellement pour but de remercier Dieu et lui rendre grâce pour la journée, complies est assez bref. Il débute par trois psaumes. La suite de la prière est successivement meublée par l'hymne, la lecture biblique et enfin la bénédiction.

Ainsi se présentent dans les grandes lignes, les prières communes des moines comme le recommande Saint-Benoît dans sa règle. Toutefois, la règle reste flexible dans son application (D. Besse, 1892, p. 15). Pour les situations où l'application fidèle de la règle semble inadaptée, il revient à l'abbé d'apprécier et d'indiquer la conduite à tenir.²⁰ La règle accorde au culte du silence une importance capitale²¹. L'observation du silence induit

est aussitôt frappée d'aveuglement. Elle recouvre la vue suite à l'intercession de l'enfant (cf. Chronique de l'Abbaye de Saint-Trond, *op. cit.*, p. 193).

¹⁵Chronique de l'Abbaye de Saint-Trond, *op. cit.*, p. 193.

¹⁶Galates 2.20.

¹⁷Dans les chapitres VIII à XX de la règle, Saint-Benoît s'applique à décrire la vie de prière du moine, les différentes heures de prière, l'attitude à avoir etc.

¹⁸Les leçons sont des passages, soit tirés de la bible, soit des écrits des pères de l'Eglise.

¹⁹Expression caractérisant la prière du *notre Père*.

²⁰Benoît de Nursie, *op. cit.*, ch. XVIII.

implicitement la prière continue dans l'âme, la prière intérieure. Comme signifié plus haut, les offices de la journée : primes, tierces, sextes et nones sont relativement brefs. En dehors de la prière, les moines travaillent. La perception du travail par la société du Moyen Age chrétien est essentiellement négative, et ce, du fait de son origine biblique. En effet, selon celle-ci, le travail fut imposé à Adam et à Eve suite au péché originel. À travers ce passage de la genèse, « c'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain »²², Dieu condamne l'homme à fournir des efforts, à travailler pour se nourrir. Le travail n'était donc pas prévu dans le dessein initial de Dieu pour l'homme. Telle est la perception originelle du travail à cette époque. Néanmoins, Saint-Benoît fait fi de cette conception pour l'imposer aux moines.

Le travail pour la subsistance, est lié au destin du monachisme dès son éclosion: « c'est alors qu'ils seront véritablement Moines, quand ils vivront du travail de leurs mains, selon l'exemple des Apôtres²³ et de nos Pères »²⁴. L'absence d'occupation qui est nuisible, car l'oisiveté est l'ennemi des âmes²⁵. Le silence continu exigé des moines dans un cadre où même les échanges sont rigoureusement contrôlés²⁶, le travail s'avère un moyen efficace de les occuper utilement. Ainsi, de la fête de pâques jusqu'au premier octobre, les moines travaillent de la première heure (six heures) jusqu'à la quatrième heure. L'intervalle entre la quatrième heure et la sixième heure (douze heures) est consacré à la lecture. Ils se reposent (la sieste) jusqu'à nones (quinze heures). Ils reprennent ensuite le travail pour y mettre fin le soir.

Du premier octobre jusqu'au début du carême, les moines lisent jusqu'à la deuxième heure, ils travaillent ensuite jusqu'à la neuvième heure. Le reste de la journée est occupé par la lecture et l'étude des psaumes. Durant le carême, ils lisent du matin jusqu'à la troisième heure. La suite de la journée est consacrée au travail jusqu'à la fin de la dixième heure.

Les activités auxquelles s'emploient les moines se distinguent entre le travail manuel et les autres formes de travail, l'artisanat et le commerce. Le travail manuel concerne l'agriculture, ainsi que l'élevage. L'artisanat abbatial est une autre conséquence de la nécessité d'assurer l'autosuffisance du monastère : L'abbaye se devait de pourvoir elle-même aux besoins élémentaires de ses moines, surtout pour une période où les échanges sont quasi-inexistants.

La culture des lettres à travers la retranscription des manuscrits est une autre activité des moines. Cette impulsion nouvelle est à mettre à l'actif de Saint-Cassiodore²⁷ de Vivario qui conçoit le monachisme sous une forme plus intellectuelle (B. Ursmer, 1912, p. 38). La multiplication des ateliers abbatiaux de transcription découle essentiellement du nombre croissant de monastères ainsi que des écoles qui s'y liaient. Somme toute, le moine ôte un tant soit peu son manteau de religieux pour enfilier celui d'agriculteur, d'artisan, de commerçant, de copiste.

Au demeurant, les vingt-quatre heures du moine sont équitablement partagées entre la prière, le travail et le repos. Ainsi, derrière les murs abbatiaux, ses journées se suivent et se ressemblent toutes. Il les passe à prier en communauté, à s'occuper de toutes les tâches du monastère et se repose en vue de récupérer pour reprendre cette vie routinière le lendemain.

Toutefois, à partir du XI^e siècle, certains monastères dont celui de Saint-Trond subissent un déferlement massif de populations²⁸. À Saint-Trond, ces populations finissent par se sédentariser sur les terres du monastère.

2- L'abbaye de Saint-Trond face à l'affluence de populations extérieures

La réputation de Saint-Trond et un certain nombre de circonstances favorisent les visites populaires. La bienveillance des moines et leur hospitalité vis-à-vis de ces populations poussent certains à s'installer aux alentours du cloître. Progressivement, une ville est alors fondée.

²¹Du fait de l'importance du silence, les novices se serraient les lèvres avec une mordache, espèce de pinces, afin de s'accoutumer au silence religieux. (cf. Ch. Chabot, 2018, p.268).

²²Genèse 3.19.

²³L'apôtre Paul est identifié comme la figure biblique du monachisme.

²⁴Benoît de Nursie, *op.cit.*, ch. XLVIII.

²⁵*Ibid.*

²⁶*Ibid.*, ch. VI.

²⁷Homme politique, ancien ministre de Théodoric, roi des Lombards, mais aussi de culture, Cassiodore se retire dans le monastère de Vivario qu'il fit fonder et s'y consacre à la culture des lettres.

²⁸Selon la règle de Saint-Benoît, l'abbaye doit régulièrement recevoir des hôtes. Il reçoit aussi les visites des laïcs. L'abbaye a toujours vu affluer les populations extérieures dans la discipline et le respect des dispositions de la règle mais de moindre importance.

2.1- Les facteurs de la ruée de populations vers le monastère de Saint-Trond

Trois causes majeures expliquent l'afflux de populations vers l'abbaye de Saint-Trond : le culte des reliques, la recherche de la sécurité et l'ouverture de voies qui fait de ce monastère un carrefour important.

Le culte des saints est l'un des traits caractéristiques de l'Eglise au Moyen Âge. Il suscite de véritables flux de populations lors des pèlerinages et visites au cours desquels des présents sont offerts. L'affluence de populations vers le monastère de Saint-Trond est due, d'un point de vue religieux, à l'abondance de reliques au sein de l'abbaye et surtout à cause du tombeau de son fondateur.

L'abbé de Saint-Trond, Adelard I²⁹ se rend à Metz pour demander une relique de Saint-Etienne à l'évêque Théodoric. Ce dernier lui oppose dans un premier temps une fin de non-recevoir : « lui a dit qu'ils ne possédaient eux-mêmes qu'un petit morceau de la jambe de ce saint comme relique ; il était donc hors de question de le partager avec d'autres »³⁰. À la suite d'une longue plaidoirie, l'abbé parvient à convaincre l'évêque³¹. Il réussit à recueillir du sang de l'os pour l'emporter à Saint-Trond³².

L'abbaye de Saint-Trond dispose en effet de reliques de nombreux saints. Au nombre de ceux-ci, l'on note des évêques, des abbés, des prieurs, des confesseurs, des apôtres mais aussi des bienfaiteurs de l'abbaye d'ascendance royale telle Gertrude³³ (P. Monceaux, 1915, p. 10). On attribue à ces reliques de nombreux miracles au Moyen Âge, et l'abbaye en dispose suffisamment pour attirer de nombreux pèlerins. Cependant, c'est plutôt l'essor du culte à saint-Trudo, fondateur de l'abbaye, et à saint-Eucherius ainsi que les nombreux miracles qui en découlent qui sont déterminants dans le succès du pèlerinage de Saint-Trond.

Le culte des saints fondateurs est une longue pratique dans l'histoire des monastères. Celui de Trudo est revigoré par l'abbé Gontran qui y ajoute le culte de Saint-Eucherius. Il faut cependant attendre l'abbatiate d'Adelard II, son successeur, pour que le pèlerinage à Saint-Trond connaisse un succès spectaculaire. Le chroniqueur Rodulphe explique que le tombeau de Saint-Trond commence déjà à briller de merveilleux miracles au soir de la vie de l'abbé Gontran. Dès lors, l'écho de ces miracles se propage et les pèlerins font leur apparition en foules dans le monastère, les mains chargées de présents.

Déjà lors de son inhumation, deux miracles sont enregistrés : la diffusion d'une agréable odeur qui fait tomber en extase les passants puis la survenance d'une obscurité, durant une heure en pleine journée³⁴. Ce fut le début d'une série journalière de miracles sur une période de trente ans. Voici ce que le troisième continuateur de la chronique de Saint-Trond écrit à ce sujet : « Jusqu'à trente ans après ces funérailles, pas un jour ne s'est écoulé sans qu'un brillant miracle ne se produise »³⁵. Le même Rodulphe mentionne une liste de miracles du tombeau de Saint-Trond dressée en 847 à la demande de l'évêque de Metz. Les miracles étaient si connus que l'abbaye reçut Pépin II³⁶ et sa femme Plectrude en pèlerinage. À l'issue de ce pèlerinage, ils font des dons au monastère³⁷. En gros, les miracles du tombeau de Saint-Trond ont toujours été abondants et célèbres. Ils participent au développement du pèlerinage à l'abbaye de Saint-Trond. À ce sujet, la chronique de Saint-Trond donne les éclaircissements suivants :

« Une autre cause de cette prospérité était la tombe de Saint Trudo : chaque jour, de nombreux miracles merveilleux s'y produisaient, qui devinrent largement connus. L'afflux de pèlerins est devenu si important que non seulement les environs de notre église ne pouvaient pas supporter les masses, mais aussi notre ville ne pouvait pas y faire face. Jusqu'à un kilomètre et demi en dehors de la ville, les foules affluaient, non seulement le long des routes de campagne, mais aussi à travers les prés et les champs. C'était presque quotidien, mais surtout les jours de fête. La foule était composée de nobles et d'hommes libres, mais aussi de gens de la classe ouvrière, de femmes comme d'hommes. Lorsqu'ils campaient dans des baraquements ou des tentes, couverts de branches ou de toile, on aurait dit qu'ils étaient les assiégeants de la ville. Les maisons de la ville étaient pleines et ne pouvaient pas accueillir tout le monde. Les marchands parviennent à peine à faire venir suffisamment de chevaux et de chariots, de charrettes et d'animaux de bât pour nourrir les grandes foules »³⁸.

²⁹ Adelard I, est l'abbé de Saint-Trond de 999 à 1034.

³⁰ *Chronique de l'Abbaye de Saint-Trond, op.cit.*, p. 229.

³¹ Lorsqu'on eut donné un coup léger à l'os, du sang frais s'en serait immédiatement coulé.

³² *Chronique de l'Abbaye de Saint-Trond, op.cit.*, p. 229.

³³ Gertrude, est la comtesse de Loon. Elle est l'épouse du comte Giselbert de Duras.

³⁴ *Chronique de l'Abbaye de Saint-Trond, op.cit.*, p. 198.

³⁵ *Ibid.*

³⁶ Pépin de Herstal ou pépin II, il est le précurseur de la dynastie carolingienne. Il réunit la Neustrie et l'Austrasie en s'emparant de la mairie de la Neustrie en 687. Il meurt en 714.

³⁷ *Chronique de l'Abbaye de Saint-Trond, op.cit.*, pp. 198-199.

³⁸ *Ibid.*, p. 20.

En substance, la notoriété des miracles du sanctuaire de Saint-Trond est capitale dans l'affluence de populations vers l'abbaye. Ce n'est cependant pas l'unique facteur qui l'explique, la sécurité dans l'abbaye y joue un rôle important.

L'affluence de population vers l'abbaye s'explique aussi par l'atmosphère de sécurité qui y règne grâce à la puissance de l'évêque de Metz. Il s'agit de l'évêque Adalbéron III³⁹, frère du duc Frédéric⁴⁰ de Luxembourg. Rodulphe note la puissance de ce duc qui a une forte influence à la cour impériale. Sa famille intègre toutes les instances dirigeantes du royaume franc⁴¹. Du fait de son rôle de propriétaire foncier du domaine de Saint-Trond dont il tient la seigneurie, l'évêque de Metz est le protecteur naturel de l'abbaye. Ainsi, ses liens de parenté avec un duc si puissant inspirent la crainte à d'éventuels malfaiteurs. L'abbaye de Saint-Trond, sous la protection du duc Frédéric, par l'entremise son frère évêque Adalbéron III de Metz, devient une sorte de havre de paix, un lieu de tranquillité. Et peu importe l'ampleur de la guerre dans l'empire, il suffit de dire être servant ou servante de l'abbaye de Saint-Trond pour voyager et vivre paisiblement dans sa propre région⁴² :

« Même les guerriers qui avaient quitté leurs villages voisins à cause des attaques ennemies et qui s'étaient installés dans notre ville y trouvaient la paix et une sécurité totale, bien qu'à l'époque la ville n'ait ni remparts ni murs. Cette sécurité était si grande que lorsque ces hommes de guerre poursuivaient leurs ennemis et devaient ensuite battre en retraite, comme c'est souvent le cas, en fuyant, les ennemis cessaient leur poursuite dès qu'ils voyaient la flèche de notre tour »⁴³.

Cette sécurité a sans doute impacté positivement le succès du pèlerinage à Saint-Trond, sauf que le pèlerinage étant occasionnel, les pèlerins retournent, pour la plupart, dans les zones d'origine respectives une fois le pèlerinage terminé. Surtout pour une période au cours de laquelle la féodalité bat son plein, où les populations sont rattachées à la terre, il est difficile d'imaginer que ces derniers abandonnent leurs terres pour s'installer dans une autre localité. Pour Roger Gand, tout sanctuaire ou monastère ayant été objet d'un pèlerinage à succès au Moyen Age n'a pas laissé de populations de base pour aboutir à la formation d'une agglomération (R. Gand, 1947, p. 47). La population de base qui vient trouver refuge sur les terres abbatiales est constituée par les immigrants des villages voisins, contigus à l'abbaye.

En somme, jouissant d'une sécurité complète sous la protection du duc Frédéric de Luxembourg et de son frère Adalbéron III, évêque de Metz, l'abbaye de Saint-Trond attire de nombreuses populations, certaines pour le pèlerinage, d'autres pour s'y établir définitivement. Si les miracles liés aux cultes des reliques et l'atmosphère sécuritaire rassurante du monastère jouent un rôle important dans le flux de populations vers le monastère de Saint-Trond, l'ouverture de la voie Cologne-Bruges passant par cette abbaye en donne aussi une explication.

Le flux de populations à l'abbaye de Saint-Trond prend son essor avec l'ouverture de la route Cologne-Bruges qui passe par Saint-Trond dans la deuxième moitié du XI^e siècle. Elle ouvre la voie aux populations en direction de l'abbaye. Le réseau routier romain est relativement dense dans la zone. Toutefois, si les localités telles Tirlemont, Tongres, Huy, Namur et Maëstricht sont à la croisée de plusieurs voies, à des carrefours importants, Saint-Trond doit, quant à lui, se contenter de l'unique voie qui le relie à Huy. Non seulement la voie ne passe par aucune autre localité, mais Saint-Trond en constitue le terminus. Son ouverture sur l'extérieur se limite à une seule entrée et une seule sortie. Saint-Trond est donc une localité quasiment enclavée, une zone marginalisée. L'ouverture de la route Cologne-Bruges vient mettre fin à cette situation défavorable, à l'isolement de Saint-Trond.

Les premières allusions de l'existence de cette voie sont perçues dans la chronique d'Afflighem (P. Bonenfant, 1953, p. 412). Avec l'ouverture de la voie Cologne-Bruges, passant par le monastère fondé par saint-Trudo, la localité de Saint-Trond, en plus d'être dorénavant désenclavée, se retrouve sur un axe commercial dont la fréquentation prend désormais une ampleur considérable. En effet, cette voie relie la Rhénanie à la Flandre, une région prospère, l'un des poumons de l'industrie drapière de l'Europe médiévale. Elle constitue un axe commercial de premier plan aux siècles suivants avec l'intensification des échanges entre ces deux contrées. Eu égard à sa forte fréquentation, l'écho des pouvoirs thaumaturgiques du fondateur peut dès lors parcourir les mêmes distances que les commerçants ainsi que les usagers de cette voie pour bientôt attirer une foule de pèlerins. L'apparition de cette voie est aussi un facteur déterminant de la ruée de populations vers l'abbaye de Saint-Trond.

³⁹Adalbéron III de Luxembourg, successeur de Thierry II, 1047-1072

⁴⁰Frédéric de Luxembourg, duc de Basse-Lorraine, 1048-1063.

⁴¹*Chronique de l'Abbaye de Saint-Trond, op.cit.*, p. 19.

⁴²*Ibid.*, p. 20.

⁴³*Ibid.*, p. 24.

Au total, les miracles du sanctuaire de Saint-Trond, la sécurité au sein de l'abbaye, et l'ouverture de l'importante voie commerciale Cologne-Bruges, qui relie la Rhénanie à la Flandre en passant par Saint-Trond poussent les pèlerins à affluer de diverses régions vers l'abbaye. Certains s'installent définitivement sur les terres de l'abbaye. Face à ce processus, comment les moines réagissent-ils face à ces populations qui les environnent désormais ?

2.2-La réaction des moines de Saint-Trond face à l'affluence de populations

Pour les moines de Saint-Trond, l'afflux de populations au monastère est dû à la réputation des reliques de son fondateur. Ces pèlerins arrivent avec beaucoup de présents : « saint-Trudo, qui par ses nombreux et splendides miracles a comblé de richesses notre couvent »⁴⁴. À l'intérieur et autour des sanctuaires, on organise l'accueil des pèlerins. Certains y restent souvent durant des mois voire des années en attente d'un miracle. Pour obtenir un miracle ou pour marquer leur reconnaissance, les fidèles offrent des cadeaux : ce sont parfois des objets qui correspondent par leur forme à la partie guérie du corps (œil, jambe, tête) ; les dons peuvent être aussi en nature, des objets en métaux précieux, des terres, des privilèges accordés à l'établissement religieux (E. Bozoky, 2005). La chronique de Saint-Trond décrit la variété des dons faits par les populations au cours du pèlerinage :

« Et les offrandes sur l'autel ? Je ne dirai rien des bovins, des chevaux de selle, des bœufs, des vaches, des porcs, des béliers, des moutons, qui ont été sacrifiés en nombre incalculable ; en outre, du linge et des bougies, des pains et des fromages, dont le poids, le nombre et la valeur n'ont pu être estimés ; également de l'argenterie et une pile de pièces de monnaie qu'il fallait ramasser à la tombée de la nuit. La collecte et le stockage de ces offrandes ont fourni du travail à plusieurs serviteurs, qui avaient les mains pleines chaque jour. Les offrandes des pèlerins, qui ne cessaient de venir, n'étaient pas à compter, pas même à estimer... On peut ne pas le croire, mais si l'on fait une estimation correcte, le revenu annuel de l'autel dépasse tous les autres revenus de notre monastère, tant de temps en temps. Et cela n'a pas duré un ou deux ans, mais aussi longtemps que l'abbé Adelardus a vécu »⁴⁵.

Ce récit nous permet de dresser la nature et la variété des offrandes. Elles sont de trois types. Nous avons en premier lieu des vivres pour la consommation directe des moines : des animaux, du pain et du fromage ; les produits non comestibles d'usage courant : les bougies tant pour l'éclairage nocturne des frères que pour le service liturgique, les tissus pour la confection de vêtements et de draps ; les métaux précieux : l'argent qui sert essentiellement à la décoration de l'église, des sanctuaires et des reliques. Elles peuvent également avoir une valeur marchande en servant de gage en cas de difficulté économique de l'abbaye.

Si les premiers produits énumérés sont à la disposition des moines pour leur usage immédiat, les métaux précieux reviennent à l'abbé, l'administrateur spirituel et temporel du monastère. Il emploie ces ressources pour la construction et l'entretien des bâtiments⁴⁶, la construction de nouvelles églises⁴⁷. Il achète également des fermes et des terres pour le compte de l'abbaye. En guise d'illustration, Adelard II acquiert auprès du comte Bruno de Hengebach⁴⁸ les possessions de l'abbaye à Moxhe pour une somme de sept cents *marks*. Il achète également Staaen pour cent *marks* au duc Frédéric⁴⁹. Les moines sont les bénéficiaires des offrandes qu'ils reçoivent. En somme, les pèlerins peuvent envahir de jour comme de nuit l'abbaye à leur guise, pourvu que leurs mains soient toujours chargées de vivres pour pourvoir aux besoins journaliers des moines et de ressources financières destinées à leurs travaux mobiliers ainsi qu'à l'acquisition de biens nouveaux.

Les moines travaillent aussi pour la réputation de l'abbaye de Saint-Trond. C'est le second facteur qui joue en faveur de leur attitude approbative face au flux humain. Le moine est fidèle à son saint fondateur et est tenu de faire sa publicité. Au XI^e siècle, avec la vigueur nouvelle des nouveaux ordres comme Cluny, dont on dénombre plus de mille maisons, la préférence de la population pour les nouvelles institutions religieuses au détriment des anciens (H. Pirenne, 1969, p. 1). Ajouté à cela la multiplication des pèlerinages, la concurrence est rude. La réputation des pouvoirs thaumaturgiques du saint fondateur entraîne naturellement un flux de pèlerins vers son abbaye. Ainsi, plus l'abbaye est réputée, plus les pèlerins y affluent avec des offrandes, à la satisfaction générale des moines. De ce fait, l'une des préoccupations majeures du moine est de montrer le prestige de son saint patron, mettre en relief sa singularité, montrer qu'il est supérieur à tout autre.

En substance, pour garder les avantages qu'ils perçoivent des pèlerinages, les moines de Saint-Trond, à l'image de ce qui se fait dans les autres monastères, œuvrent pour attirer les populations. La supériorité

⁴⁴Chronique de l'Abbaye de Saint-Trond, *op.cit.*, p. 20.

⁴⁵*Ibid.*

⁴⁶*Ibid.*, p.21.

⁴⁷Frédéric de Luxembourg, duc de Basse-Lorraine de 1048 à 1063.

⁴⁸Bruno I^{er} de Hengebach est né vers 1010. Il meurt en 1074.

⁴⁹Chronique de l'Abbaye de Saint-Trond, *op.cit.*, p. 21.

thaumaturgique du saint patron fondateur du monastère est mise en vue afin d'attirer le plus de pèlerins pour leurs offrandes.

Dans ce contexte, le flux de populations vers l'abbaye de Saint-Trond réjouit les moines qui en tirent de grands profits. Les miracles sont perçus comme le signe de la puissance du fondateur saint-Trudo. Sa réputation attire plus de pèlerins. Le processus décrit un cercle vertueux pour ces moines : les miracles propulsent la renommée de Saint-Trond, ce qui suscite une ruée de pèlerins. Certains s'y installent et forment ainsi autour de l'abbaye une petite communauté qui devient bientôt une agglomération très prospère.

II. Conclusion

La construction de l'abbaye de Saint-Trond se fait en respectant les principes de la règle bénédictine, à l'image de tous les monastères du Moyen Âge. Les moines de Saint-Trond sont physiquement et spirituellement retirés du monde. Ils vivent reclus dans leur monastère, en dehors de la ville. Leur vie est rythmée par la liturgie, la prière et le travail. Plusieurs périodes du jour sont dédiées à cette activité. Le travail du moine se décline en deux catégories : le travail manuel et le travail intellectuel. Il travaille la terre pour se nourrir. La retranscription des textes anciens est aussi l'une des activités de ce dernier.

Les XI^e et XII^e siècles sont qualifiés de périodes de pèlerinages en Occident médiéval. Dans ce contexte, à l'abbaye de Saint-Trond, les miracles du tombeau de saint-Trudo, l'influence rassurante du puissant duc Frédéric de basse-Lorraine sur le monastère par l'entremise de son frère, l'évêque Adalbéron III de Metz et surtout l'ouverture de l'importante voie Cologne-Bruges fait de Saint-Trond un carrefour important. Cette ouverture provoque un afflux de pèlerins dans l'établissement monastique au bénéfice des moines de cette abbaye. Le présent article montre le rôle croissant des monastères dans la fondation des villes médiévales. Le monastère, lieu de pèlerinage, devient un espace qui capte et qui sédentarise les populations autrefois de passage.

Sources et bibliographie

Sources

BENOIT de Nursie (1824), *La règle de Saint-Benoît*, Paris, Rustand, 1824, non paginé.

Chronique de l'abbaye de Saint-Trond (1986), 1^e partie : 628-1138, Edition W. Jappe Albertsen J. C. G. M. Jansen, Trad. Emile Lavigne, Maastricht, 245 pages.

La Bible Catholique (1923), version Augustin Crampon, texte établi par la Société de St-Jean l'Évangéliste, Edition révisée.

Bibliographie

- [1]. BESSE (D.) (1892), le moine bénédictin, Ligugé, 145 pages.
- [2]. BOFFIA (S.) (2016), « L'abbaye et la naissance d'une ville : le cas de Nivelles des origines à la fin du XII^e siècle », In *Annales de la Société royale d'Archéologie et de Folklore de Nivelles et du Brabant wallon*, tome XXXIII, pp. 61-78.
- [3]. BONENFANT (P.) (1953), « L'origine des villes brabançonnaises et la « route » de Bruges à Cologne », In *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 31, fasc. 2-3, 412 pages.
- [4]. BOZOKY (E.) (2005), « Le culte des reliques », *Clio*, non paginé.
- [5]. CHABOT (Ch.) (2018), *Encyclopédie monastique ou histoire des monastères*, Paris, Ed. Edouard Le Roy, 484 pages.
- [6]. DEMAL (J.) (1854), *L'avouerie de Saint-Trond*, Saint-Trond, Vanwest-Pluymers, 80 pages.
- [7]. GAND (R.) (1947), « La formation des villes au moyen-âge : individualisme ou association ? », In *Le Journal des Savants*, pp. 41-73.
- [8]. MONCEAUX (P.) (1915), « Les origines du culte des saints. (deuxième article) », In *Le Journal des savants*. 13^e année, pp. 203-213.
- [9]. PIRENNE (H.) (1893), « L'origine des constitutions urbaines au moyen âge », Félix Alcan, *Revue historique*, Paris, 137 pages.
- [10]. PIRENNE (H.) (1969), *Histoire économique et sociale du Moyen Age*, Paris, Puf, 241 pages.
- [11]. SIGALL (P.-A.) (1969), « Maladie, pèlerinage et guérison au XII^e siècle. Les miracles de saint Gibrien à Reims », In *Annales. Economies, sociétés, civilisations*, n° 6, pp. 1522-1539.
- [12]. URSMER (B.) (1912), *L'ordre monastique des origines au XII^e siècle*, Bruxelles, Abbaye de Maredsous, 283 pages.